 *Collection Ligne d'Horizon*

**QUELQUE PART  
VERS LE SUD**

Du même auteur :

Dents de lait dans Deletatur, Paraduria et autres nouvelles (recueil collectif)

Editions Bastet 2004

ISBN 2-915792-00-3

Cam@rdage (thriller)

Editions du Tremplin 2006 - épuisé

ISBN 978-2-35396-008-8

Le testament d'Anna Markovitch dans Bonne route ! (recueil collectif)

Editions Bastet 2007

ISBN 978-2-915792-03-4

Transcanadienne, sur la piste des tueurs en série (web-document 2009)

<http://www.transcanadienne.overblog.com>

Lignes de feu (thriller)

Lignes Imaginaires 2016 – réédition (poche)

ISBN 978-2-9523340-2-0

Une part de rêve à 35 cents (roman)

Editions Atria 2013

ISBN 978-2-918078-47-0

Vingt-cinq nuances de noir (recueil de nouvelles)

Lignes Imaginaires 2016

ISBN 978-2-9523340-1-3

Nord sur blanc (recueil de nouvelles)


Lignes Imaginaires 2016

ISBN 978-2-9523340-3-7

**Christophe DUGAVE**

**QUELQUE PART  
VERS LE SUD**

**Roman**

 *Lignes Imaginaires*

Composition de couverture © ELIOGRAPH

© Lignes Imaginaires 2016/C. Dugave 2007

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN 978-2-9523340-4-4

NB : Ce roman est une œuvre de pure fiction. Toute ressemblance avec des faits réels et des personnages existants ou ayant existé serait fortuite et indépendante de la volonté de l'auteur.

A Flavie, avec tout mon amour



A Bonnelles la vie est belle !

(Slogan municipal du début du 21ème siècle)

"...Puis je vis un grand trône blanc et celui qui était assis dessus. La terre et le ciel s'enfuirent devant sa face et il ne fut plus trouvé de place pour eux. Et je vis les morts, les grands et les petits, qui se tenaient devant le trône. Et des livres furent ouverts. Et un autre livre fut ouvert, celui qui est livre de vie."

Apocalypse selon Saint Jean, Chapitre 20

Le jugement dernier, 11 & 12

# Sommaire

Cher Journal,.....	13
Vendredi 10 décembre 2055.....	27
Samedi 11 décembre 2055.....	31
Dimanche 12 décembre 2055.....	36
Lundi 13 décembre 2055.....	41
Mercredi 15 décembre 2055.....	43
Jeudi 16 décembre 2055.....	49
Samedi 18 décembre 2055.....	52
Mardi 21 décembre 2055.....	54
Mercredi 22 décembre 2055.....	59
Vendredi 24 décembre 2055.....	60
Samedi 25 décembre 2055.....	69
Dimanche 26 décembre 2055.....	87
Mardi 28 décembre 2055.....	87
Vendredi 31 décembre 2055.....	88
Samedi 1er janvier 2056.....	89
Dimanche 2 janvier 2056.....	93
Mardi 4 janvier 2056.....	102
Mercredi 5 janvier 2056.....	103
Jeudi 6 janvier 2056.....	103
Vendredi 7 janvier 2056.....	104
Samedi 8 janvier 2056.....	105

Dimanche 9 janvier 2056.....	115
Lundi 10 janvier 2056.....	123
Mercredi 12 janvier 2056.....	125
Jeudi 13 janvier 2056.....	130
Samedi 16 janvier 2056.....	138
Dimanche 17 janvier 2056.....	141
Lundi 18 janvier 2056.....	146
Mardi 19 janvier 2056.....	152
Jeudi 21 janvier 2056.....	160
Samedi 22 janvier 2056.....	171
Dimanche 23 janvier 2056.....	172
Lundi 24 janvier 2056.....	174
Mercredi 26 Janvier 2056.....	179
Jeudi 27 janvier 2056.....	186
Vendredi 28 janvier 2056.....	189
Samedi 29 janvier 2056.....	195
Samedi 5 février 2056.....	195
Lundi 7 février 2056.....	197
Mardi 15 février 2056.....	198
Mercredi 16 février 2056.....	199
Jeudi 17 février 2056.....	200
Vendredi 18 février 2056.....	202
Samedi 19 février 2056.....	203
Lundi 21 février 2056.....	207
Mardi 22 février 2056.....	207

Jeudi 24 février 2056.....	208
Samedi 26 février 2056.....	215
Dimanche 27 février 2056.....	216
Mercredi 1er mars 2056.....	217
Jeudi 2 mars 2056.....	217
Dimanche 5 mars 2056.....	218
Lundi 6 mars 2056.....	224
Mercredi 8 Mars 2056.....	225
Jeudi 9 Mars 2056.....	226
Vendredi 10 mars 2056.....	226
Postface.....	231
4 <sup>ème</sup> de couverture.....	239

Cher Journal,

J'ai décidé de t'écrire parce que je m'ennuie et que je suis inquiète au seuil de ce nouvel hiver. Je n'ai que seize printemps mais déjà assez d'expérience des mauvaises saisons passées pour comprendre qu'ici, c'est la fin du monde, de notre monde, qui se joue dans la neige. Chaque année, l'hiver semble devoir durer plus longtemps, comme s'il voulait nous engloutir. Il est vrai que, même si nous ne sommes qu'un point infime dans toute cette blancheur, un flocon de neige sur ces pages immaculées que sont devenues les cartes géographiques, nous lui résistons et nous le défions. Tout cela n'est pourtant que fanfaronnade. Notre entêtement à rester humains demeure vain dans un monde où l'on s'entretue pour un sac de farine ou un peu de chaleur. C'est pourtant la seule forme de courage qui nous reste et c'est cela que j'ai choisi de raconter ici.

Coucher sur le papier ce quotidien qui est le nôtre est à la fois rassurant et pathétique : j'existe davantage par ma plume que dans ma chair. Si j'utilise le présent, j'écris ma vie au passé. C'est d'ailleurs moins la perspective de ma

propre mort qui m'effraye que le risque de survivre à ceux que j'aime. Cette idée me terrorise bien plus que le froid, les fanatiques et les brigands de toutes sortes. Peut-être que noircir ces pages me permettra d'exorciser mes peurs. J'espère aussi que ce cahier, griffonné sur mes genoux ou un accoudoir de fauteuil aura valeur de témoignage ; c'est là tout ce que je peux faire puisque je suis impuissante à changer le monde. Nous serons donc au moins deux, toi et moi qui t'écrierai chaque jour, à regarder une civilisation deux fois millénaire disparaître dans les glaces.

Car tel est l'absurde de la situation : nous étions une fédération dont on reconnaissait partout la puissance économique et le rayonnement culturel et voilà qu'à présent, nous ne sommes plus rien d'autre qu'une terre gelée croulant sous le givre où des gens démunis à l'extrême tentent vainement de survivre sans songer à une vie future. Nous n'avons pas été capables de faire face à cette catastrophe annoncée et nul ne semble à même de nous aider efficacement. Le pire est que nous ne sommes pas les plus mal lotis, que les habitants des villes ou des zones franches sont encore plus malheureux que nous qui trouvons suffisamment de nourriture et de bois de chauffage. Cela ne nous met pas à l'abri pour autant : bien plus que la faim, le froid, la solitude ou tous les dangers qui nous guettent au-dehors, c'est la conscience de notre déchéance qui nous mine et c'est bien contre cela que j'ai décidé de me battre, contre ce sentiment du ridicule dont on dit qu'il ne tue pas. C'est la pire ânerie que j'ai jamais

entendue : ici, le ridicule est un assassin et il tue froidement tous les jours !

J'ai un peu de mal à domestiquer mes idées. Ecrire sur un cahier de papier avec un crayon à mine de graphite ne m'est guère familier, d'autant plus que mes doigts sont un peu gourds et que je n'ai pas trouvé de gomme. Malgré nos systèmes informatiques encore fonctionnels, je préfère griffonner ce petit cahier vieux de plusieurs décennies qui aura l'avantage de survivre aux batteries défaillantes. Maman me l'a donné ; il lui a appartenu. Enfant, elle y avait hasardé quelques lettres encore maladroites, des "O" irréguliers et des "I" tremblotants. Je l'ai adopté ; comme moi, comme nous tous, il a connu des jours meilleurs. Seul inconvénient, il n'y a pas de correction automatique... Toi, mon Journal, tu seras donc couvert de ratures comme autant de cicatrices. Tu me pardonneras mes fautes de syntaxe, mes abréviations et toutes les approximations que permettent le "Mess", cette langue universelle tant galvaudée et si peu utilisée pour mieux nous comprendre et nous unir avant la catastrophe.

Si j'ai une petite expérience de l'écriture, je n'ai jamais tenu de journal intime. Jusque-là, je n'ai rédigé que des textes optimistes. C'est sans doute un signe qu'à présent, je veuille décrire au jour le jour cette vie difficile qui est la nôtre. D'autres s'y sont essayés avec brio. Je pense au journal d'Anne Franck, sans vouloir me comparer à elle ; on connaît la suite et cela ne me réjouit pas plus que cela de l'imiter... Notre seul avantage est de ne pas être une

cible plus privilégiée qu'une autre. L'hiver n'a pas ses Juifs ; la neige est aveugle et frappe au hasard. En revanche, nul ne viendra à notre secours : cette fois, les Américains livrent leur propre guerre sur un continent dont ils ne parviennent plus à domestiquer les humeurs... Bref, je ne sais pas trop comment m'y prendre pour décrire cette vie qui est la mienne et qu'enfant, je n'aurais jamais imaginée. Tout est allé si vite ! Le plus simple est sans doute que je me présente.

Je me prénomme Philomène, Filo pour la famille et les quelques amis qui me restent. En mars prochain, j'aurai 17 ans. Je veux devenir écrivaine ; "écrit-vaine" serait un terme plus approprié en ces temps où les mains servent davantage à se défendre et survivre qu'à aligner des mots que beaucoup jugent inutiles. Les temps ne sont guère propices aux rêveurs ou aux utopistes. Les visionnaires ne peuvent être que de mauvais augures. Pourtant, je crois que si la lecture et l'écriture ne sont pas une priorité dans un monde où les gens n'hésitent pas à trucider leur prochain pour un stère de bois, un abri ou des rations de survie, elles sont un remède à l'ennui. Et l'ennui est partout ici-bas. Je lis donc dès que j'ai un moment à moi – c'est-à-dire très souvent – et j'écris quand je peux. Accessoirement je suis lycéenne et je me présenterai au Baccalauréat en octobre prochain si toutefois l'examen a lieu... Mon autre passion est la musique : celle que nous jouons et que nous chantons. J'ai eu la chance de naître dans une famille de mélomanes et de musiciens : jusqu'à ce que l'hiver devienne insupportable, je pensais que c'était un talent mais à présent je sais que c'est un



avantage décisif. De nos jours, être morose c'est être mort. Je chante donc autant que possible et je joue du saxophone presque chaque jour. La musique accompagne mon ouvrage, m'aide à tromper la lassitude et me console quand je suis triste. Sésame, mon jumeau, se moque de moi parce qu'en chantant, je marque la mesure en balançant la tête. Cette critique est dictée par la jalousie : à défaut d'avoir un visage tout à fait harmonieux, j'ai une belle voix ; Sésame chante faux et il refuse de l'admettre !

J'ai aussi un grand frère, Gonzague, mon aîné de trois ans que j'adore et que j'admire. Non pas que j'aime moins Sésame mais malgré les quelques minutes qui séparent nos naissances, il reste mon petit frère et se comporte toujours comme tel. Ce n'est pas vraiment ce qu'on peut attendre de lui dans une période aussi troublée.

Maman est enseignante, actuellement au foyer puisque, bouleversement climatique oblige, les grandes vacances s'étalent de novembre à avril. De bien curieuses vacances d'ailleurs, je devrais plutôt parler d'hivernage, car ces cinq à six mois d'hiver n'ont rien d'une partie de plaisir.

Papa en revanche travaille toute l'année : il est chirurgien. C'est l'un des quelques corps de métier à qui l'on n'accorde jamais de congé hormis un jour par semaine quand la situation le permet. Ce jour-là, il officie souvent comme médecin de garde dans la milice municipale qui rassemble les hommes en âge de se battre. Nous la surnommons simplement "La Milice". Ce choix n'est pas innocent ; j'y reviendrai un peu plus loin. Gonzague y sert à temps complet puisqu'il n'a pas de

métier et qu'il a plus de 18 ans. Sésame l'envie, lui qui reste pour le moment cantonné à la garde de la maison et l'entretien du feu, tâches dont il s'acquitte en rechignant. Il rêve d'en découdre avec les fanatiques de tout poil et astique la carabine de Grand-Père, une pétoire efficace pour tirer le petit gibier mais qui serait bien dérisoire face aux armes lourdes en circulation sur tout le territoire.

Depuis maintenant six ans que nous avons fui Paris, nous habitons tous les cinq une maison de famille située aux portes de Bonnelles, une petite ville de trois mille âmes située dans l'Hurepoix, aux limites de la Beauce. Protégé à l'écart des grands axes mais suffisamment proche des centres urbains, ce village connaît une situation paradoxalement meilleure que dans la plupart des grandes cités, bien que l'insécurité y règne comme partout ailleurs en Europe.

Je regarde par la fenêtre : le soleil décline, invisible derrière les nuages qui déboulent du nord-est. C'est à peine si l'on devine une lueur orangée au-dessus des toits. Il fait froid en ce début décembre et le vent houspille la neige. Papa et Gonzague ne sont pas encore rentrés et le crépuscule aidant, je sens monter l'angoisse. Nul n'a le cœur à chanter ce soir. Maman découd de vieux pulls de Grand-Mère pour en récupérer la laine : tricoter est une occupation comme une autre. Si cela n'évite pas de penser, on peut au moins espérer tromper le temps. Sésame observe le feu qui crépite dans la cheminée ; les flammes jouent dans ses cheveux où elles accrochent parfois des reflets roux. J'imagine que ma chevelure poil-

de-carotte s'enflammerait de même si je ne l'avais frileusement dissimulée sous un épais bonnet de tricot.

J'observe Sésame : il réchauffe ses mains qu'il approche des braises, sa carabine toujours à ses côtés. Devant le foyer, la soupe maigre au chou mijote et une odeur aigrette commence à envahir la pièce : j'ai hâte de passer à table, d'abord parce que cela signera le retour de nos hommes mais aussi parce que j'ai faim. Sans nous harceler de sa présence importune, cette vieille ennemie s'invite souvent chez nous.

Autour de moi, le décor familial disparaît peu à peu dans la pénombre, éclaboussé çà et là par les éclats du brasier : deux vieux canapés en cuir, de beaux meubles de style normand assemblés et sculptés il y a plus d'un demi-siècle et qui sont encore intacts, du moins jusqu'à ce que nous venions à manquer de bois, et puis aux murs des canevas qui datent d'une lointaine aïeule, quelques tableaux de Grand-Père et ceux, bien plus anciens d'un ancêtre dont nous avons oublié le nom. Un intérieur vieillot mais agréable si ce n'était ce tas de branchages et de troncs que nous avons entreposés au plus près par crainte des vols : du bois de chêne pour la plupart, dense et lourd, qui brûle longtemps en produisant une chaleur franche. Il a fallu repousser la grande table où autrefois prenait place une bonne douzaine de convives quand le temps était encore à la fête. Là où elle se trouve, coincée derrière une pile de bûches, je ne serais pas surprise qu'elle parte au feu elle aussi. Je crois que cela me ferait plus chaud que froid !

Papa arrive enfin. Comme à l'accoutumée, il est revenu avec le convoi militaire qui achemine ceux dont la présence est indispensable à la survie du tissu social et économique dont l'étoffe est passablement trouée. Ils ont été retardés par l'incendie d'un bâtiment à Bures-sur-Yvette. Bien que relativement bénin, le sinistre a attiré une foule de miséreux qui n'ont pas hésité à piller les appartements désertés plutôt qu'aider les malheureux habitants à sauver leurs quelques biens. Evidemment, la faiblesse des effectifs de lutte anti-incendie et surtout le manque de moyens mécaniques se font cruellement sentir en pareille occasion. Un bête feu de cheminée, un accident domestique ou une simple imprudence ont vite fait de réduire en cendres un pâté de maisons. Cela arrive tous les jours en hiver.

Je suis tout de même scandalisée qu'un convoi militaire, fort de deux blindés polyvalents et d'une dizaine de camions, n'ait même pas tenté de disperser les pillards.

– La foule était trop nombreuse... explique Papa.

– Trop nombreuse, contre deux blindés et des soldats ?

– D'abord, fort peu de soldats, moins d'une quinzaine.

Ça va pour repousser des petits groupes mais ce n'est pas assez pour contenir une populace hystérique. Et puis leur mission est de nous protéger dans nos déplacements, pas de faire la police.

Il ne semble pas très convaincu, Papa, en arborant ce petit air gêné. Quinze soldats et deux tanks, c'est quelque-chose ! Les écumeurs ne devaient pas être aussi nombreux qu'à Paris !

– Mais quand même, deux chars de combat...

– Pas des chars de combat mais deux petits blindés légers qui doivent bien accuser une cinquantaine d'années ! Et puis...

Nous attendons la suite mais Maman a compris.

– Ils n'ont pas de munitions, n'est-ce pas ?

Papa a détourné le regard et avoue :

– Pour les mitrailleuses, si, elles sont chargées.

– Mais ils n'en ont presque pas, c'est cela ?

– Pas suffisamment. Ils ne pourraient pas disperser une émeute si on s'en prenait à nous. Il y avait des centaines de personnes. Et puis, tirer sur les gens, comme ça, des femmes, des jeunes, des enfants...

Maman a pâli et son visage à l'expression décomposée reflète l'or des flammes qui montent dans le foyer, maintenant que Sésame a rajouté une bûche censée durer la soirée. Elle songe, comme nous tous, que les enfants aussi volent sans vergogne et tuent par instinct de survie, parfois pour le plaisir. Et que, mauvais sort aidant, nous pourrions être ces enfants. Sa voix domine difficilement les craquements du bois :

– Tu veux dire que tu es escorté chaque jour par des soldats qui ne pourraient rien faire pour vous défendre en cas d'attaque ?

– Tu exagères, ils ont de quoi repousser les groupuscules qui sévissent dans la région !

Papa n'a rassuré personne. Nous comprenons à mots que ces tartarins en treillis qui se gaussent des petits pirates locaux n'ont pas osé bouger devant une bande de pillards désarmés mais déterminés. Que feraient-ils donc

contre les sectes et les illuminés qui sévissent un peu plus au nord et à l'est, convertissent, rançonnent et "purifient", à grands coups de hache et de fusil-mitrailleur ?

Bien sûr, Papa sait tout cela depuis des semaines mais il n'en a rien dit. Il lance un regard circulaire.

– Gonzague n'est pas rentré ?

Nous évitons de répondre ; il trompe notre inquiétude par un autre tourment. Dehors, la nuit est presque noire. Cette absence de lumière dans la campagne, c'est une autre constante de l'hiver. Il y a six ans, la première grande tempête de verglas a abattu les lignes provisoires, et celles qui n'étaient pas suspendues hors de portée ont été sabotées. Depuis, nous vivons à la lueur du feu qui crépite dans la cheminée. Pour lire un peu, Papa allume parfois une vieille lampe-tempête qui fonctionne au pétrole, une denrée presque introuvable. Nous en avons quelques bidons d'avance, de quoi tenir peut-être jusqu'au printemps s'il ne se fait pas trop attendre. La lueur du fanal fait reluire le vert de ses iris. C'est aussi la couleur de mes yeux, ce qui explique peut-être que lui et moi ayons souvent un regard analogue sur les gens et les choses.

J'aide Maman à préparer le souper. Sésame n'a pas lâché sa carabine et guette désespérément au carreau. Papa titille le feu pour tromper son impatience.

– Venez manger, il ne va pas tarder...

La voix mal assurée de Maman trahit sa préoccupation. Papa s'assoit devant la soupe fumante.

– Il a pris son service ce matin ?

- Oui, à huit heures. Il devait protéger les coupes.
- C’est vrai... se souvient-il. Où était-ce cette fois-ci ?
- Du côté de Rochefort...

Les coupes, c’est l’abattage des arbres, du moins ceux qui restent debout. Bien souvent, cela se résume à la recoupe des souches lorsque celles-ci ne sont pas déjà arasées. Le bois est à présent notre seul moyen de chauffage. La valeur d’un tronc dépasse largement celle d’une vie d’homme et la Milice protège les bûcherons et veille jalousement sur leur précieux butin.

- N’oubliez pas les comprimés, recommande Papa.

C’est comme un bénédicité et chaque soir s’en suit le même cérémonial : nous avalons des cachets pour nous protéger contre les pandémies qui ravagent les grands centres urbains et pourraient nous infecter. C’est le triste privilège du corps médical au contact journalier des malades : une sorte de pacte avec le Diable qui protège le praticien et sa famille... Jusqu’à ce que les stocks de médicaments s’épuisent. Nous savons pourtant que rien ne pourra nous garder de cette épidémie de fièvre hémorragique qui, depuis la mi-novembre, emporte sans distinction les faibles comme les forts en faisant éclater leurs organes et en les vidant de leurs fluides vitaux comme des outres percées.

A regret, Sésame décide de se joindre à nous, abandonnant son poste au coin de la baie vitrée. Malgré le risque d’être pris pour cible par un sniper, il n’a pas fermé les volets qui nous dissimulent à la vue des tireurs embusqués. La nuit, un feu est un signal qui attire à des kilomètres ceux que l’ombre et le froid ne rebutent pas.

Pourtant, nous n'en avons cure : obturer les fenêtres avant le retour de Gonzague serait comme admettre qu'il pourrait ne pas revenir. Et puis nous ne donnons pas sur la pleine campagne dont deux maisons et une large butte nous séparent.

Il arrive enfin, notre grand frère, à la fin du repas qui nous a englués dans un silence poisseux d'inquiétude. Nous l'avons entendu lorsqu'il a fermé les vieux volets de bois, protection bien dérisoire si nous devons essayer une volée de balles. Il a pourtant l'air faraud avec son sac de jute qui semble contenir quelque chose de pesant. Il le tend à Maman, comme un cadeau.

– Un cochon, c'est moi qui l'ai eu !

– J'ignorais qu'il y avait encore des sangliers dans la région, s'étonne Papa.

– Comment allons-nous le préparer ? demande Maman, soudain toute guillerette, débordante d'une joie forcée qui tente de dissiper un reste d'inquiétude.

Un sourire déchire l'ombre qui couvre les joues de Gonzague.

– A la broche, pardi, comme nos ancêtres les Gaulois !

Papa joue avec ses couverts.

– C'est pour ça que tu rentres si tard ?

Gonzague finit par ôter sa parka, précipitant à terre des tapons de neige fondante. Son regard clair s'est obscurci.

– On a été attaqués.

Nous nous sommes tous immobilisés. Seul Papa s'attendait à cette révélation. Nous aurions pourtant dû songer que dépouiller et partager un cochon ne justifiait